

chapitre 10

Religion et morale

Ceux et celles qui ont connu le christianisme traditionnel de la société québécoise se souviendront sûrement de l'obsession pour une certaine idée de la pureté (et de la souillure) qui y sévissait alors, et qui en a probablement dégoûté plusieurs, à tout jamais, de la religion. Le mépris dans lequel la société bien-pensante de l'époque tenait les «filles-mères» et autres «traînées» de mauvaise vie, le sort réservé à des dizaines d'«orphelins de Duplessis» qui avaient eu le malheur de naître « hors des saints liens du mariage », la scrupuleuse et souvent maladive inquisition des examens de conscience à propos des «œuvres de la chair », tout cela illustre en outre à quel point cette obsession était largement liée à la sexualité — encore qu'elle la débordât aussi.

Le pur et l'impur

De mon enfance dans les années cinquante, je conserve entre autres le souvenir à la fois flou et précis de l'agonie de ma grand- mère. Celle-ci — une «sainte femme», comme on disait alors — avait, à l'instar de tant de mères de l'époque, passé sa vie à élever héroïquement une famille nombreuse avec des moyens fort modestes. Elle avait mené une existence aussi vertueuse qu'on puisse imaginer, et avait même «donné» deux prêtres à l'Église, ce qui, dans les convictions de l'époque, aurait normalement dû

lui assurer une place de choix aux premières loges du Ciel. Sur son lit de mort, elle était cependant secouée d'angoisse devant la crainte de la damnation éternelle. Elle n'avait pourtant tué personne ni passé sa vie «dans la débauche»! Mais elle craignait d'avoir — peut-être par inadvertance, ou pis encore, par coupable gourmandise! — porté à sa bouche, un vendredi, la cuiller ayant servi à touiller les fèves au lard du lendemain matin, rompant ainsi l'observance des jours maigres, et se méritant par là les flammes éternelles de l'enfer. «Vendredi chair ne mangeras...»

Ce souvenir aurait de quoi faire sourire s'il n'était, quand on y pense, si triste et même si tragique.

À une autre échelle, mais dans la même impitoyable «logique de pureté», on se souvient sans doute aussi de l'époque où il fallait être totalement à jeun depuis minuit la veille pour recevoir la communion; et ç'aurait évidemment été un sacrilège impensable que d'oser prendre l'hostie dans ses mains, lors même que le prêtre ne pouvait lui-même y toucher que du pouce et de l'index, les deux doigts expressément «consacrés» à cet usage.

Ce genre d'obsession est loin d'avoir été l'apanage de l'Église catholique, se manifestant tout autant sinon plus dans bien d'autres traditions religieuses. On songe ainsi, par exemple, aux ablutions rituelles des musulmans avant d'entrer à la mosquée, au fait que tant de fidèles se déchaussent avant d'entrer dans leurs temples, à la pratique qui consiste à se découvrir — ou, au contraire, à se couvrir la tête — avant d'y pénétrer. Et si l'on peut à la rigueur comprendre que bien des cultures aient considéré comme une souillure le fait d'avoir touché à un cadavre, nos sensibilités se raidissent à l'idée que tant de traditions religieuses, à commencer par celle de la Bible, aient isolé et considéré comme «impures» les femmes menstruées ou les mères au lendemain de leur accouchement.

Cette idée de *pureté* — et celle de *souillure* qui en est inséparable — est à maints égards devenue totalement étrangère à nos mentalités, surtout dans les formes stéréotypées et formalistes

qu'elle a fini par prendre dans l'histoire¹. Elle se rattache pourtant, quand on y pense, à la logique même du sacré et aux conséquences du contact avec sa puissance. Ce à quoi nous nous référons en parlant ici de pureté ou de souillure n'a en tout cas, à l'origine, rien à voir avec une quelconque «valeur morale», mais s'inscrit essentiellement dans le cadre religieux et rituel de l'aller- retour entre la sphère du sacré et celle du profane. Si on enlève ses chaussures avant d'entrer dans une mosquée ou une pagode, ce n'est pas uniquement à cause de la saleté qui collerait à ses semelles et qui pourrait abîmer les tapis! C'est d'abord parce que, avant d'entrer dans l'espace du sacré, il convient de laisser derrière soi le monde profane avec lequel nous sommes quotidiennement en contact, et dont les chaussures, bien sûr, symbolisent éminemment l'interface. L'«impureté» consiste, dès lors, à vouloir faire coïncider deux ordres de réalité qui s'opposent irréductiblement.

Prenons un exemple on ne peut plus actuel, en évoquant les règles souvent très strictes — en termes vestimentaires, notamment — qui régissent de nos jours l'accès à de nombreux bars, discothèques, *night clubs* ou méga *parties* on ne peut plus «branchés». Qu'il interdise le jean ou commande la cravate, qu'il impose le cuir ou exige le «black & blue», le *dress code* n'a évidemment rien à voir avec la «morale», mais tout avec le *rituel* d'une scène précise, sur laquelle on ne se présente pas n'importe comment. Et, bien entendu, le «contenu» même n'a, en soi, aucune importance: l'adolescent qui choisit son jean le plus déglingué pour aller frimer avec ses copains ne s'habille pas plus «n'importe comment» que le jeune *yuppie* qui sort draguer en costume Armani.

Mais l'idée d'impureté (rituelle, et non morale) dont il est ici question renvoie aussi au fait que le contact avec la puissance du sacré *contamine* ceux et celles qui s'en approchent — un peu

1. Sur ce thème, voir la très classique étude de Mary Douglas, *De la souillure*, Paris, François Maspero, 1981 [1967].

comme les virus ou les substances radioactives. Celui qui a ainsi été contaminé par le contact avec le sacré n'est pas « impur » au sens d'un jugement moral porté sur sa personne et que nous aurions, nous, tendance à donner à ce terme. Mais, ayant été en contact avec la puissance du sacré, il en conserve des séquelles dont il est impérieux de se débarrasser avant de — et afin de — réintégrer l'espace de la vie profane, sous peine de perturber dangereusement celle-ci, d'y introduire quelque chose qui n'y est pas à sa place.

Le flux menstruel de la femme ou le fait qu'elle vienne d'accoucher ne la rendent pas « impure » au sens où ces réalités seraient considérées comme répugnantes ou immorales — comme des «péchés», pourrait-on dire —, mais bien au sens où elles ont mis la femme en contact avec certaines des manifestations du sacré qui ont le plus frappé l'imaginaire des humains: le sang, fluide de vie, et cette chose inouïe qui consiste à donner la vie à un nouvel être. C'est pourquoi la femme doit être «décontaminée» au moyen de rites (de *passage*, ici encore, entre le sacré et le profane) avant de pouvoir reprendre sa place au sein de la vie du groupe sans mettre celle-ci en danger.

On reconnaît d'ailleurs là l'ambivalence même du sacré : la contamination fascine autant qu'elle repousse et inquiète, en raison même de la puissance qu'elle communique à celui ou celle qui en est l'objet. Pour s'en faire une — petite! — idée empruntée à des pratiques apparemment bien «profanes» de notre époque, on pourrait par exemple penser au prestige dont se serait auréolée une adolescente qui aurait réussi à obtenir un autographe d'une idole en vue, et plus encore si elle était parvenue à lui arracher quelque pièce de vêtement, voire un furtif baiser. Il y a des chances que ses copines, à la fois impressionnées et vertes de jalousie, la laisseraient un moment isolée dans les nuages de son *trip* — tout en étant mortes d'envie d'avoir plus de «détails»... Et le champion de Formule 1, l'astronaute qui rentre d'une mission de *Discovery*, le navigateur qui revient, triomphant,

de sa traversée de l'Atlantique en solitaire, tous devront, avant de pouvoir vraiment «revenir sur terre» et y reprendre un train-train plus profane, s'astreindre eux aussi à ce qu'il y a lieu de voir comme des rites de passage — et, plus spécifiquement, de *décontamination*: entrevues à la queue leu leu, conférences de presse harassantes, séances de photos interminables, qui ont en quelque sorte pour effet d'atténuer — ou d'appriivoiser — l'aura de puissance et de prestige que leur a valu leur exploit.

Ne devons-nous pas d'ailleurs nous astreindre nous-mêmes à de longs récits de nos péripéties lorsque nous rentrons d'un voyage quelque peu exotique que nos proches, qui sont venus nous chercher à l'aéroport, nous envient — tout en nous trouvant bien braves de l'avoir entrepris? Et à quoi servent donc ces petits «souvenirs» que nous nous sentons un peu obligés de leur rapporter, sinon à «négocier» rituellement notre retour parmi eux?

L'intériorisation de l'idée de pureté

Cela étant, c'est un fait que nombre de traditions religieuses, à commencer par le christianisme, ont, au fil du temps, contribué à transformer significativement cette dynamique — religieuse et rituelle — de la pureté et de la souillure. Plus précisément : à l'intérioriser au plan de la conscience et de la vie *morale*.

Aux Pharisiens qui essayaient de le mettre en boîte en lui demandant pourquoi lui et ses disciples ne respectaient pas certaines coutumes juives de pureté rituelle, Jésus offre une réponse qui, cohérente avec l'ensemble de ses enseignements², annonce cette *intériorisation* radicale qui a si profondément marqué notre civilisation³: «Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui rend

2. Pensons aussi, par exemple, à son insistance sur ceci que le sabbat est fait pour l'homme, et non l'inverse.

3. Notons tout de même que l'idée fondamentale d'intention est aussi, dans le bouddhisme, ce qui fait toute la différence entre l'« action

l'homme impur, mais ce qui sort de la bouche, voilà ce qui rend l'homme impur» (Matthieu 15, 11).

En affirmant la prépondérance absolue de ce qui vient «de l'intérieur» — de l'«intention du cœur» — sur le rituel, le prédicateur de Nazareth se trouvait ainsi à proposer une vision des choses qui bousculait considérablement la dynamique du rapport au sacré. On y reviendra.

On a souvent voulu voir dans cette intuition du christianisme un *progrès* significatif de la conscience humaine. S'il n'appartient pas à ces pages d'en juger, il paraît en revanche opportun de tenter de cerner d'un peu plus près cette question de la *morale* et des rapports que celle-ci entretient avec la *religion*.

Le feu rouge et le buisson ardent

S'il est une chose qui paraîtra d'emblée évidente à la plupart des lecteurs, et encore plus si ceux-ci ont, comme on dit, «un certain âge », c'est bien le lien étroit, inextricable et déterminant que l'on a toujours perçu entre la *religion* et la *morale*. Au point d'ailleurs que, dans l'esprit de plusieurs, les deux auraient quasiment fini par se confondre. On sait en tout cas à quel point, dans l'esprit de bien des générations, le christianisme — notamment dans la version catholique qu'en a connue la société québécoise — s'est souvent largement réduit à un moralisme exacerbé par les périls de la chair et par un petit nombre d'autres hantises : le respect de l'autorité, par exemple, ou celui des aînés.

Mais le catholicisme est loin, il s'en faut, de s'être approprié une telle attitude. Les différentes Églises issues de la Réforme, par exemple, ont rarement donné leur place à ce chapitre. Alors que les braves bourgeois victoriens allaient jusqu'à couvrir, par pudeur, les pieds de leurs pianos, nombre de dénominations

pure» et un *karma* que l'on risque de traîner avec soi comme un boulet qui nous retient pendant de longues réincarnations.

protestantes, au nom d'une conception extrêmement rigoureuse de la morale, s'interdisent pratiquement tout ce qui semble le moindrement orienté vers le plaisir: danses, jeux de cartes ou de société, boissons alcoolisées (pensons à la prohibition américaine des années trente). «Le puritain haïssait les combats d'ours, écrivait quelque peu sarcastiquement Lord Macaulay, historien britannique du dix-neuvième siècle, non parce que ces jeux causaient à l'ours des souffrances, mais parce qu'ils causaient du plaisir aux spectateurs»...

On sait par ailleurs que l'islam qui, dans certains pays, tranche encore la main des voleurs et lapide toujours — littéralement ! — les adultères, n'a pas tendance à plaisanter non plus avec le respect de ses règles morales. L'hindouisme orthodoxe, au nom du principe du respect de la vie, s'interdit toute consommation de viande. Les adeptes du jaïnisme, pour leur part, poussent cette injonction encore plus loin, au point de balayer le chemin devant leur pas, de crainte d'y écraser quelque minuscule insecte. Plus près de nous, les témoins de Jéhovah, interprétant au pied de la lettre l'interdiction biblique de «verser le sang humain», s'interdisent toute transfusion sanguine, au risque même de la vie.

Ces quelques exemples — on pourrait les multiplier — suffisent sans doute à confirmer, s'il en était besoin, le lien étroit qui, dans bien des traditions religieuses, paraît lier religion et morale.

Pourtant, s'il y a également une chose qui ressort clairement d'une enquête historique, c'est bien la différence qui, dans leur essence, oppose ces deux réalités bien plus qu'elle ne les unit. Au point qu'on a pu suggérer que les religions naissent en dehors de la morale et meurent d'un excès de moralisme. Il suffit d'ailleurs, ici encore, de considérer plusieurs des grands leaders spirituels et fondateurs religieux de l'histoire : le Bouddha, Jésus, Mani, plus tard Luther et les autres grands réformateurs, tous se sont d'une certaine manière profondément démarqués de la morale dominante de leur époque. Jésus mangeait avec les prostituées en

laissant entendre que celles-ci entreraient plus facilement dans le royaume de Dieu que tous les pieux pharisiens de son temps. Luther rompit ses vœux monastiques pour épouser une ancienne nonne. Gandhi n'hésitait pas à fréquenter les parias, ces Indiens hors caste dont le contact est censé rendre impurs ceux qui les approchent. D'importants courants de l'Inde — dans le tantrisme, notamment — se sont édifiés sur une volonté de transgression systématique des règles morales de l'hindouisme, y voyant, un peu à l'instar de Jésus à l'égard des pharisiens, la plus illusoire des tentations: celle de croire qu'en observant scrupuleusement les prescriptions morales édictées par la religion, on mène une existence vraiment conforme à la divinité.

Religion et morale sont bel et bien, dans leur essence, deux réalités très différentes l'une de l'autre.

La *religion* — ces pages l'ont développé en long et en large déjà — concerne l'ensemble des rapports que les humains entretiennent avec le sacré. C'est ce qui fait passer ceux-ci du profane au sacré, qui tend à arracher les humains aux limites de la condition profane, qui les en fait *décoller*, pourrait-on dire, en un sens que rend d'ailleurs très bien le mot *extase*.

La *morale*, par contraste — on pourrait même dire à l'inverse —, serait plutôt l'ensemble des questions que les humains se posent, et des réponses qu'ils se donnent — et souvent s'imposent ! — pour essayer de rendre l'ici et maintenant à peu près habitable, pour rendre l'espace de la vie profane à peu près vivable⁴. La morale, en ce sens, ce serait l'ensemble des questions et des réponses qui surgissent devant la nécessité de vivre, jour

4. Encore qu'il faille reconnaître que certaines morales ont pu paraître se désintéresser complètement de ce qui pouvait se passer dans la «vallée de larmes» de ce monde-ci, tout orientées qu'elles étaient vers quelque au-delà céleste. Il y a d'ailleurs lieu de penser qu'à cet égard elles relevaient bien davantage de l'«esprit» de la religion que de celui de la morale.

après jour, et de vivre *ensemble*, selon l'idée qu'on se fait de ce qu'est l'être humain. Cette « idée » provient bien sûr souvent des mythes et de la théologie des diverses religions, mais ce n'est pas toujours le cas. Avec le temps, d'ailleurs — on y reviendra un peu plus loin —, la morale tend à se libérer de la tutelle que la religion a pu exercer sur elle au sens où on le précisera à l'instant, à s'autonomiser complètement.

En empruntant une image forte à la Bible, on pourrait dire que la religion ressemble à ce mystérieux *buisson ardent* dans lequel Dieu apparut à Moïse, au désert, et dans lequel il y a lieu de voir l'une des hiérophanies fondatrices de la foi d'Israël. La morale, par comparaison — et, en un sens, beaucoup plus prosaïquement —, s'apparenterait davantage aux *feux rouges* qui règlent la circulation dans nos villes modernes: une sorte de convention raisonnable à laquelle on accepte généralement de souscrire dans la mesure où l'on présume que personne ne tient vraiment à se faire écraser (ce qui, quand on y pense, n'est quand même pas rien!)⁵.

La célèbre «règle d'or», que l'on rencontre sous une forme ou sous une autre dans plusieurs traditions religieuses et spirituelles de l'humanité, pourrait vraisemblablement résumer dans ce qu'elle a de meilleur — ou d'« idéal » — la visée fondamentale de la morale: «Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'ils te fassent » — ou, de manière plus positive, « agis envers les autres de la manière dont tu souhaiterais qu'ils agissent à ton endroit ».

5. D'abord et avant tout préoccupé par le phénomène religieux, ce livre peut sembler offrir de la morale une vision que les spécialistes de cette discipline trouveront peut-être étroite, restrictive, voire injuste. Ce n'était bien sûr pas mon intention même si la chose était sans doute inévitable : un essai sur les souris risque toujours d'être quelque peu injuste à l'égard des chats même s'il se peut fort bien que son auteur trouve lui-même beaucoup plus de plaisir en compagnie des seconds qu'en présence des premières... Un jour, qui sait, j'en viendrai peut-être à faire moi-même l'éloge de la morale!

Dans une telle perspective, on comprend cependant que la morale soit, dans son essence, quelque chose de moins fort et de moins «prestigieux» que la religion, de moins *enthousiasmant*, surtout — au sens étymologique déjà évoqué d'«avoir du dieu dedans». Et l'on peut, à cet égard, penser aussi bien à tous ces martyrs qui acceptent joyeusement d'aller à la mort au nom de leurs convictions (religieuses) qu'aux trances de tous ces cultes (afro-brésiliens et vaudous, notamment) où les dieux viennent «prendre possession» de leurs fidèles au sein d'une indescriptible exubérance. Mais on songera aussi bien à l'abnégation d'une Mère Teresa dans les mouiroirs de Calcutta, à l'ivresse divine des soufis et des derviches de l'islam, à la «défonce» sur scène d'un Jim Morrison, à l'immolation par le feu d'un moine bouddhiste protestant contre les persécutions religieuses. « J'aime ceux qui se perdent, affirme le Zarathoustra de Nietzsche, car ils vont au-delà. »

Si la religion est quelque chose de plus prestigieux et de plus absolu que la morale, c'est bien sûr parce qu'elle vise à mettre les humains en contact avec le sacré. La morale, par comparaison, ayant une visée essentiellement profane, est donc en elle-même beaucoup moins «enlevante». En outre, et cet aspect est bien sûr capital, comme elles se fondent sur des constructions (ou des conventions) essentiellement *humaines*, les morales sont également toujours fragiles, discutables, relatives, précaires. «Plaisante justice, disait Montaigne, qu'une rivière borne»; «vérité au-delà des Pyrénées, erreur en deçà»...

Et c'est bien pourquoi les morales, à travers l'histoire, ont eu pour ainsi dire tendance à « se coller » sur la religion afin de bénéficier du prestige et de l'autorité du sacré que cette dernière incarne et représente. On comprend qu'il ait, d'une certaine manière, toujours été plus facile de faire respecter des codes, des préceptes, des injonctions et des valeurs morales en leur attribuant une origine sacrée, c'est-à-dire absolue, indiscutable et prestigieuse. Et cela, en faisant par exemple promulguer ces

codes et ces valeurs par les dieux eux-mêmes (comme la Loi que Moïse reçut de Dieu au Sinaï, ou le Coran transmis par Allah à Mahomet) ou par d'autres instances qui ont fini, elles aussi, par être absolutisées et sacralisées: la Raison, le Progrès ou la Science de l'Occident moderne, ou d'autres figures mythiques de cette modernité comme le «contrat social» de Jean-Jacques Rousseau, la démocratie, les droits de l'homme — voire, de nos jours, les sciences de la santé⁶. Surveiller son cholestérol, à notre époque, ne relève pas seulement d'un choix diététique mais bel et bien d'une injonction morale fondée sur le prestige — sacré — de la Science. Et, comme il a lui-même cessé de fumer depuis la première édition de ce livre, son auteur n'insistera pas sur l'« immoralité» que représente de plus en plus l'usage du tabac dans nos sociétés qui rêvent d'environnement sans fumée. Comme disait l'autre : « Do you remember the old days when air was pure and sex was dirty? » De même en est-il, *mutatis mutandis*, de tant d'aspects du «vertuisme politique» de notre époque, cette *political correctness* devenue, pour plusieurs, un véritable code moral sacralisé par une certaine conception des droits de la personne — voire de l'animal — et de leur conséquence sur nos vies.

Impacts de la morale sur la religion

Si les morales ont ainsi tendance à se sacraliser au contact de la religion et dans les parages du sacré, il arrive fréquemment à l'inverse que les religions soient, pour leur part, très marquées par

6. «Depuis la mort de Dieu, écrit dans une veine proche le chroniqueur Daniel Pinard, nous avons fait de la Santé notre nouvelle religion. Nouvelle communion, la “science de la nutrition” est garante sinon de vie éternelle du moins de vie prolongée» («Des choix absurdes », *Le Devoir*, 9 juillet 1999, p. B 1). Notons que c'est exactement là la fonction que Roland Barthes, dans ses *Mythologies* (Paris, Seuil, 1957) attribuait au *mythe*: insérer dans un ordre naturel ce qui relève pourtant d'un ordre historique et, donc, essentiellement *culturel*.

la morale du temps et de la culture où elles prennent racine. Le christianisme, par exemple, n'était pas en lui-même une religion nécessairement très *ascétique*. C'est pour une bonne part le monde dans lequel il est né qui a lourdement contribué à le rendre tel. Le christianisme apparaît en effet dans l'histoire à une heure assez sombre de l'Antiquité. On sent déjà très présent dans l'empire romain (qui domine alors le monde méditerranéen) le ferment d'une décadence assez généralisée des anciennes vertus, qui se traduit par un vaste relâchement des mœurs, un climat de corruption, de cynisme et de violence politique. Le christianisme en fera d'ailleurs lui-même les frais à travers une série de persécutions sanglantes qui marqueront les premiers siècles de son histoire et qui contribueront déjà à colorer sa morale, comme on l'imagine sans peine.

Déjà, d'ailleurs, divers courants intellectuels et philosophiques avaient réagi au relâchement moral du temps. Les philosophes stoïciens, en particulier (entre autres Sénèque et Marc-Aurèle), lui opposèrent une morale exigeante et rigoureuse, fondée sur la *raison* et la *modération*. Cette morale stoïcienne, philosophique et non religieuse à l'origine, séduisit plusieurs contemporains insatisfaits du climat spirituel et moral dans lequel leur époque semblait engluée, en quête de nouvelles valeurs. On ne s'étonnera guère qu'elle ait également séduit beaucoup de chrétiens en butte aux persécutions.

S'il fallait trouver une comparaison avec notre époque, on pourrait sans doute penser aux nouvelles valeurs écologistes qui se sont déployées en particulier depuis une vingtaine d'années, s'opposant entre autres choses à l'orgie de la consommation qui caractérise à tant d'égards les sociétés occidentales contemporaines. Cette nouvelle «morale écologiste» s'est ainsi trouvée à promouvoir des valeurs de frugalité, de modération — et d'«austérité joyeuse», pour parler comme l'écologiste Pierre Dansereau —, qui ne sont pas sans rappeler les anciennes vertus stoïciennes. On comprend sans peine que ces valeurs séduisent

un nombre non négligeable de nos contemporains, et notamment beaucoup de jeunes, inquiets pour l'avenir de la planète et soucieux de préserver celle-ci.

Étant donné le contenu proprement religieux de la prédication évangélique, il n'est guère étonnant que le christianisme naissant se soit lui-même rapidement trouvé plus en phase avec les valeurs de la morale stoïcienne qu'avec le climat moral délétère du monde romain d'alors. Pour le meilleur et pour le pire, d'ailleurs : fondé sur une philosophie pour laquelle la Raison doit dominer les passions de la chair et du cœur, le stoïcisme a également promu une morale assez restrictive en matière de sexualité; une morale que le christianisme a fait sienne d'autant plus volontiers qu'il en était lui-même largement dépourvu⁷. Pour la pensée stoïcienne, en effet, seule la sexualité orientée vers sa «fin naturelle» au regard de la raison, c'est-à-dire la pro- création, pouvait être considérée comme moralement valable, tous ses autres «usages» — en vue du «simple plaisir», surtout — relevant d'une tyrannie des passions, qu'il importait de combattre et de dominer.

Il est sans doute inutile d'insister longuement pour rappeler à quel point le christianisme s'est alors engouffré lui-même dans un tel rigorisme moral eu égard aux comportements sexuels. On chercherait cependant en vain la présence d'une telle obsession dans la prédication évangélique elle-même. Elle y est donc, pour

7. Annonçant l'imminence du règne de Dieu, la prédication de Jésus s'était fort peu arrêtée aux exigences précises et détaillées d'un comportement sexuel conforme à cette attente. Cette dernière se prolongeant beaucoup plus longuement qu'elles n'avaient pensé au début, les premières communautés chrétiennes durent se donner une «ligne de conduite» à cet égard, comme à l'égard de bien d'autres pratiques de la vie de tous les jours au sujet desquelles la prédication de Jésus n'avait pas non plus laissé d'indications très précises (par exemple, la pratique de l'esclavage, le fait de servir dans l'armée, etc.).

une large part, entrée par le biais d'une morale qui, d'origine philosophique et païenne, lui était, au départ, tout à fait étrangère⁸.

Une telle constatation ne saurait d'ailleurs se réduire au seul christianisme. L'islam, par exemple, n'a pas toujours offert l'image rigoriste, puritaine et intolérante qu'en donnent plusieurs de ses formes actuelles, et a pu au contraire s'accommoder, à certaines époques, de valeurs considérablement moins austères. C'est pour une large part à l'inspiration extrêmement raffinée de la poésie musulmane du Moyen Âge, par exemple, que l'Occident doit l'« invention » de l'*amour courtois* dont découle largement sa propre mythologie amoureuse⁹. Comme l'ont suggéré nombre d'auteurs¹⁰, c'est en grande partie en réaction identitaire contre les valeurs envahissantes de la culture occidentale que bien des courants de l'islam actuel se sont pour ainsi dire raidis autour d'une morale intégriste qui, vue de l'extérieur, nous paraît souvent d'une extrême et déroutante rigueur.

Bref, si les morales ont fréquemment tendance à se coller sur les religions pour s'auréoler de leur autorité et de leur prestige, ces dernières n'en sont pas moins perméables aux *valeurs* — c'est-à-dire, somme toute, à la *morale* — des cultures dans lesquelles

08. De ce fait, on pourrait évidemment penser que ce n'est pas forcément non plus la seule qui soit compatible avec les intuitions fondamentales de l'Évangile. Voir entre autres, sur ce sujet, le courageux et très stimulant essai d'André Guindon (malheureusement non traduit en français), *The Sexual Creators: An Ethical Proposal for Concerned Christians*, Lanham (MD), University of America Press, 1986. Voir également le numéro spécial de la revue *Église et théologie* (vol. 26, n° 1, janvier 1995) consacré à la mémoire de cet auteur; et notre *De Sodome à l'Exode*, Montréal, Guy Saint-Jean, 1983.

9. Voir, par exemple, Denis de Rougemont, *L'amour et l'Occident*, Paris, Plon et UGE, «10/18», 1972.

10. Sur cette question de l'intégrisme contemporain dans les trois grands religions monothéistes (judaïsme, christianisme, islam), voir notamment Gilles Kepel, *La revanche de Dieu*, Paris, Seuil, 1991.

elles prennent racine. Cette longue interpénétration des unes et des autres ne doit toutefois pas nous faire perdre de vue le fait que, pour parler comme le philosophe Henri Bergson¹¹, religion et morale proviennent de sources très différentes et poursuivent des visées qui sont jusqu'à un certain point opposées: la morale tente de gérer la vie humaine, profane, dans le monde, ici et maintenant. Avec le temps, d'ailleurs, elle a fini par échapper pour une large part à l'univers de la religion et par s'imposer comme une branche autonome de la pensée humaine, comme cette sphère de la philosophie qui concerne tout le domaine de l'agir humain dans le monde¹². La religion, pour sa part, à travers l'inépuisable diversité de ses formes et de ses visages, cherche plutôt à dilater cette vie humaine «aux dimensions de l'infini», pour reprendre les mots que Marguerite Yourcenar se choisit elle-même comme épitaphe après les avoir imaginés pour celle de son héros de *L'œuvre au noir*.

Il arrive fréquemment dans l'histoire que la morale en vienne à étouffer la religion de ses propres hantises, c'est-à-dire à ramener en somme celle-ci sur le terrain de la vie profane. La «religion» perd alors son rôle de tremplin vers le tout autre et de pontification de celui-ci. Elle se transforme en légitimation sacralisée de l'ordre établi, que celui-ci soit politique, social, culturel, économique ou sexuel.

11. Henri Bergson, *Les deux sources de la morale et de la religion*, Paris, PUF, 1932.

12. On parlera alors généralement plus volontiers d'*éthique* que de *morale*. Ces deux termes se sont certes souvent spécialisés dans le discours. Mais, étymologiquement, en latin et en grec, ils désignent au départ la même chose: ce qui a rapport à l'*ethos* (grec) ou aux *mores* (latin), c'est-à-dire à cet ensemble de valeurs sur lesquelles les humains, dans telle ou telle culture, essaient d'aligner leur vécu.